

PLAQUE D'OR!



La Famille Chrétienne

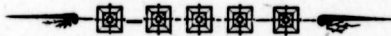


VOL. 5—No 11.

AVRIL 1902

- M. 1 De l'oct., *dbl. 1 cl.*
- M. 2
- J. 3
- V. 4
- S. 5
- D. 6 QUASIMODO. I ap. Pâques. *Kyr.* du Tps pasch. Vêp. du suiv.
- L. 7 Annonciation, *1 cl.* Solennité dim. prochain. [m. du dim.
- M. 8 S. Jean Damascène, conf. et doct. (27 mars).
- M. 9 S. Isidore, évêque et docteur. (4)
- J. 10 Du S. Sacrement.
- V. 11 S. Léon I, pape et docteur.
- S. 12 De l'Immaculée Conception.
- D. 13 II ap. Pâques. SOL. DE L'ANNONCIATION. *Kyr.* roy. II Vêp.
- L. 14 S. Justin, mart. [de l'Annonc., m. du suiv. et du dim. seul.
- M. 15
- M. 16 } De la férie.

- J. 17 Du S. Sacrement.
 V. 18 De la férie.
 S. 19 De l'Immaculée Conception.
 D. 20 III apr. PATRONAGE DE S. JOSEPH, SOL. DE S. JOSEPH.
Kyr. royal. II Vêp., mém. du suiv. *O Doctor*, et du dimanche.
 L. 21 S. Anselme, évêque et docteur.
 M. 22 SS. Soter et Caius, papes et mart.
 M. 23 S. George, mart.
 J. 24 S. Fidèle de Sigmaringen, martyr.
 V. 25 S. MARC, Evang., 2 cl. (Procession et Messe des Roga-
 S. 26 SS. Clet et Marcellin, papes et martyrs. [tion en violet).
 D. 27 IV apr. Pâques. N.-D. du Bon Conseil. *Kyr.* de la Ste
 Vierge. II Vêp., mém. du suiv., du dim. et de S. Vital, mart.
 L. 28 S. Paul de la Croix, confesseur.
 M. 29 S. Pierre, martyr.
 M. 30 Ste Catherine de Sienne, vierge.

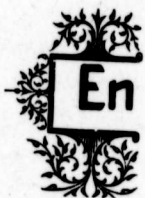


Salut à Marie.

— DESIR DE LA CHASTETE PARFAITE. —



JE vous salue, ô Servante de Dieu, amie de la solitude, ô Marie devenue l'Épouse du Saint-Esprit par l'union la plus secrète et la plus ineffable. Je vous salue, ô aimable Vierge, ô enfant privilégiée de la grâce. O Vierge très pudique, ô Vierge la plus ravissante des vierges; montrez à mon âme, je vous prie, votre visage angélique, afin d'exciter en elle un amour inextinguible pour la chasteté; que votre douce voix se fasse entendre à mon oreille, pour qu'en l'entendant, mon esprit revive, sorte de la tombe du péché et du sommeil de ma tiède vie. Que l'ineffable parfum de votre suavité vienne toujours ranimer mon âme; que l'amour de l'aimable Mère de mon Dieu vienne demeurer dans mon cœur comme dans un lieu de repos; qu'il remplisse tout mon intérieur, afin que je n'aie qu'un suprême dégoût pour les choses de ce monde.

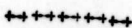


CHEMIN vers

La PATRIE.



(suite.)



VI ENTRETEN.

La vie de l'homme sur la terre.



Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir sur cette terre, et m'admettre ensuite à partager son bonheur éternel.

Sa sagesse l'a porté à m'imposer des devoirs à l'accomplissement desquels est attaché ce bonheur.

Il m'a créé libre, et je puis remplir ces devoirs ou les omettre. Si je les remplis ; le Ciel, le bonheur de Dieu même, est à moi pour toujours : mais si je ne les remplis point, éternellement je serai privé de ce bonheur et privé de Dieu.

La vie présente est donc pour moi une vie d'épreuve, pendant laquelle je dois, pour l'accomplissement de mes devoirs envers Dieu, envers mes frères et envers moi-même, mériter le Ciel, faire la conquête d'un bonheur éternel.

L'étendue de ce temps d'épreuve est incertaine pour moi : il peut être long, comme il l'est, en effet, pour quelques-uns ; mais il peut aussi être fort court, comme il l'est pour beaucoup d'autres, qui sont retirés de ce monde à la fleur de l'âge ou au milieu de leur course.

Le moment auquel je dois terminer ce temps d'épreuve est connu de Dieu, qui a compté les jours de ma vie mortelle et en a fixé le nombre ; mais il m'est et me sera toujours inconnu.

Je puis même être retiré subitement de ce monde, et au moment où je m'y attendrai le moins ; j'en ai eu de nombreux exemples parmi mes frères.

Au moment où le temps d'épreuve finira pour moi, mon sort sera à jamais fixé. Si Dieu me trouve fidèle aux devoirs qu'il m'a imposés, je serai sauvé ; s'il me trouve dans l'infidélité, je serai perdu sans retour ; car après le temps de l'épreuve, je n'aurai plus les moyens de réparer le temps perdu : le règne de la miséricorde sera fini, ce sera le règne de la stricte justice, le temps de la récompense ou du châtement.

Le temps d'épreuve que j'ai à passer sur la terre est donc extrêmement important pour moi : remplir, pendant ce temps précieux, les devoirs que mon Créateur m'a imposés, et à l'accomplissement desquels est attaché mon bonheur éternel, voilà ma grande, mon importante, mon indispensable, mon unique affaire ; les affaires de ce monde, en effet ; ce qu'on appelle la fortune, la santé, la vie même, sont bien peu de chose en comparaison d'une éternité heureuse ou malheureuse.

Affaire importante : si j'en assure le succès, tout est gagné ; mais si je ne l'assure pas, tout est perdu pour moi !

Affaire personnelle et indispensable : aucun autre ne peut s'en occuper à ma place et remplir les devoirs qu'elle m'impose.

Affaire unique : à proprement parler, je n'en ai point d'autre.

Affaire difficile : le monde, avec son tumulte et ses maximes perverses, m'en distrait, m'en détourne et m'éloigne de Dieu. Les inclinations corrompues de mon cœur m'en éloignent avec plus de violence encore, et me poussent continuellement vers l'abîme.

Affaire cependant dont je puis, avec ce zèle qu'inspirent naturellement la crainte de maux incalculables et le désir d'un bonheur sans fin, assurer le succès ; car Dieu lui-même, qui m'a imposé les devoirs que j'ai à remplir, vient au secours de ma faiblesse, m'éclaire, m'encourage, me soutient, me fortifie contre mes ennemis, et avec lui je puis tout.

Ah ! je ne suis plus étonné de voir les Saints quitter le monde, renoncer aux frivoles occupations de la terre, s'ensevelir dans la retraite et jusqu'au fond des déserts, afin de n'être plus distraits par rien du service de Dieu.

Je ne suis plus étonné de les voir s'y livrer avec tant d'ardeur, le jour et la nuit ; n'épargnant, pour atteindre leur fin, ni les sueurs, ni les veilles, ni les austérités les plus effrayantes, afin de dompter en eux-mêmes les inclinations d'une nature perverse et corrompue.

O Dieu ! que les temps sont changés ! Si je considère le monde, je vois tous les fronts courbés vers la terre ; toutes les pensées et toutes les affections de l'homme absorbées par les soins de la vie présente, prostituées à la créature ; tous les devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même oubliés ; Dieu criminellement abandonné !

Ainsi, une immense majorité d'hommes absorbent, en le perdant, le temps de l'épreuve qui leur était donné pour s'assurer un bonheur éternel, et se précipitent comme un torrent, vers l'abîme prêt à s'ouvrir sous leurs pas !

Et moi, quel usage ai-je fait jusqu'ici de ce temps précieux ? Si en ce moment la dernière heure du temps de mon épreuve venait à sonner, paraîtrai-je avec confiance devant mon créateur ? Pourrais-je lui dire avec assurance : Seigneur, vous m'aviez imposé des devoirs ; je les ai accomplis avec fidélité : il ne me reste plus qu'à recevoir de vos mains la couronne de justice que vous m'avez promise !.....

Oh ! que j'ai été peu fidèle jusqu'ici ! que j'ai été infidèle aux devoirs sacrés qui m'ont été imposés ! que j'ai abusé du temps d'épreuve et des moyens de salut si nombreux et si variés qui m'ont été accordés ! pardon, mon Dieu, pardon : suspendez encore pour quelque temps les effets de votre justice, pour ne vous souvenir que de votre grande miséricorde : je fais la résolution la plus forte d'employer, avec zèle et persévérance, le temps d'épreuve qui me reste dans l'accomplissement de tous les devoirs que vous m'avez imposés ; je m'efforcerais de réparer le temps précieux que j'ai eu le malheur

de perdre, en vous aimant et en vous servant avec plus d'ardeur.

Pourquoi ai-je si souvent oublié ou négligé jusqu'ici les devoirs sacrés à l'accomplissement desquels est attaché le bonheur pour lequel Dieu m'a créé ?

L'oubli du terme, de la fin de cette vie d'épreuve que je dois passer sur la terre et qui disparaît comme une ombre fugitive, en est la principale cause : il faut qu'aujourd'hui je me rappelle ce terme, cette fin si prochaine, et que je m'en pénètre si profondément, que désormais je ne puisse plus l'oublier.

Je ne suis sur cette terre que pour un temps, temps bien court et bien incertain, qui à chaque instant peut finir, même sans que je m'en doute et que je m'en aperçoive.

Je ne suis sur cette terre que pour un temps.

Depuis six mille ans les générations se pressent, se pressent les unes les autres comme les flots de la mer, et viennent aboutir à l'éternité ! Que d'hommes sont descendus dans la tombe depuis que je suis sur cette terre ! Combien n'en ai-je pas vu disparaître moi-même ? Combien disparaissent encore chaque jour à mes yeux !

Je dois disparaître à mon tour, et je disparaîtrai bientôt, car le temps de l'épreuve est court.

Il est également incertain : chaque instant peut être le dernier de ma vie ; voilà ce que je sais : mais j'ignorerai toujours le moment précis, le genre et le lieu de ma mort.

Je dois donc être toujours prêt, comme le serviteur qui attend à tout instant le maître auquel il doit rendre un compte rigoureux.

Oh ! que ce terme de l'épreuve est effrayant pour l'âme infidèle qui a oublié et abandonné son Dieu ! richesses, honneurs, plaisirs, parents, amis, tout disparaît à ses yeux comme une ombre ! Son ingratitude envers Dieu, les innombrables infractions de la loi dont elle s'est rendue coupable, ses égarements et ses désordres se présentent en foule à ses regards ; la justice divine lui apparaît, prête à développer ses rigueurs ; l'éternité arrive, et elle n'y aperçoit que des privations et des

rigueurs ; elle l'enveloppe, l'étreint, l'ensevelit dans son sein, et elle n'y trouvera jamais qu'un Dieu irrité de ses résistances, de ses révoltes et de ses ingrattitudes, qui n'a et ne peut avoir que des châtimens pour le coupable qui a repoussé pendant le temps d'épreuve le bonheur qui lui était offert, et pour lequel il avait été créé.....

O mon âme ! qu'il est beau, au contraire, qu'il est doux et consolant le terme de l'épreuve, pour celui qui a fidèlement accompli les devoirs que son Dieu lui a imposés ! Ah ! il soupire après ce terme, il l'appelle de tous ses vœux !

En effet, le serviteur qui a fidèlement rempli les intentions, les ordres de son maître ; qui s'est courageusement dévoué à ses intérêts, et dont les comptes sont en règle, ne redoute point le retour de ce maître surtout lorsqu'il connaît sa générosité et la bonté de son cœur : il attend ce bon maître avec impatience ; souvent il regarde s'il vient ; ses yeux cherchent à le découvrir de loin, parce qu'il sait qu'il n'a à attendre de lui que des félicitations et des récompenses !

L'ami soupire après le retour d'un ami fidèle, dont il est depuis longtemps séparé.

Un fils bien né, vertueux, attend avec impatience l'arrivée d'un bon père, ravi depuis longtemps à ses embrassements, à sa tendresse et à son amour.

Or, Dieu est pour l'âme fidèle ce maître généreux qui, au terme de l'épreuve, vient à elle, des paroles de félicitations sur les lèvres, et les mains pleines de récompenses ; c'est l'ami généreux et fidèle qui revient à son ami ; c'est le père tendre et affectueux qui vient prodiguer ses célestes caresses à un fils chéri !

O oui ; le terme de l'épreuve est bien doux pour l'âme fidèle ! — C'est le repos, après un voyage long et pénible ; c'est le port, après une navigation longue et périlleuse ; ce sont les douceurs de la liberté, après les rigueurs d'un rigoureux esclavage ; ce sont les délices du repos et de l'abondance, après les fatigues, les périls et les privations de la guerre ;

c'est Dieu, enfin, avec son éternité de bonheur, après l'exil et les mots de la vie présente.

O heureux terme du temps de l'épreuve ! il est donc facile de ne point vous redouter : il suffit pour cela de vous avoir présent à l'esprit, de vous attendre sans cesse et de se préparer continuellement à vous recevoir ; c'est la résolution que je prends.

Chaque jour, à commencer par celui-ci, je veux me rappeler que la vie présente n'est qu'un temps d'épreuve, et que je dois employer ce temps à atteindre la fin pour laquelle Dieu m'a donné l'existence ; à remplir les devoirs qu'il m'a imposés et à l'accomplissement desquels est attaché le bonheur qu'il m'a promis.

Chaque jour, je veux me rappeler la séparation prochaine de mon âme et de mon corps ; me transporter à ce moment suprême où le ministre sacré viendra m'apporter sur mon lit de douleur, si toutefois il en a le temps, les dernières consolations de la religion, en m'adressant ces paroles de l'Eglise : Partez, âme chrétienne, au nom du Père qui vous a créée, du Fils qui vous a rachetée, du Saint-Esprit qui vous a sanctifié, et allez vous réunir aux Anges et aux Saints qui composent la cour céleste.

Chaque jour, enfin, je veux descendre en esprit dans la tombe au pied de laquelle les hommes sont obligés d'abandonner les richesses, les honneurs et les plaisirs terrestres, afin d'en détacher pour jamais mon cœur, et de les empêcher ainsi de le captiver et de me faire oublier les devoirs sacrés que je dois remplir pendant le temps de mon épreuve. O mon Dieu ! faites-moi la grâce d'être fidèle à ces pratiques.

(à suivre.)



Au LAC CARIBOU.

Lettre du R. P. Turquetil au T. R. Père Général,
des OBLATS de MARIE-IMMACULÉE.



*Des petites annales de la congrégation des missionnaires
Oblats de Marie-Immaculée.*

CLIMAT. — ASPECT DU PAYS. — SOUFFRANCES.

MŒURS SAUVAGES. — CONSOLATIONS.

(Suite et fin.)

Voilà, mon Très Révérend Père, le beau côté de notre vie ! Chaque jour débordé d'occupations diverses, nous devons compter avec les minutes. La pêche de chaque jour (la famine si le poisson manque ou si le gros vent nous empêche de tendre ou de visiter les rêts,) les soins du ménage, cuisine, etc., l'entretien des constructions en bois qu'il faut *lousiller* à nouveau chaque année, recouvrir de temps à autre ; le bois de chauffage qu'il faut se procurer en abondance, parfois à de grandes distances, car tout est dénudé aux alentours, que sais-je encore ! tout en un mot... toujours au travail et toujours en retard ! Ah ! si nous avions un frère convers, de quelle utilité il serait ici ! Malgré la meilleure volonté du monde, il nous est absolument impossible de suffire à tout, et selon la judicieuse remarque de Mgr Taché, la main qui, toute la journée, à manié la hache ou la pioche, se sent bien lourde pour écrire poétiquement comme il le faudrait pourtant pour être lu aujourd'hui, et, ajouterai-je, surtout quand il faut prendre sur son repos de la nuit pour écrire, à moins de le faire au milieu des sauvages et, pensant à ce qu'on écrit, répondre à tout et à tous, tracer un mot, s'arrêter, écrire de nouveau pour s'interrompre encore comme je le fais en ce moment, au

risque de froisser mes pauvres gens qui ne comprennent guère qu'on ne s'occupe d'autre chose que d'eux-mêmes quand ils viennent à la maison. Parfois, un jour de trêve aux labeurs corporels. Demain, je garderai la chambre, étudierai quelque peu, pensez-vous; mais voici venir le *Rognon de Castor*, vieux, aveugle, que son infirmité a rendu moins indifférent à la parole du bon Dieu : " Mon petit Père ! " — " Qu'y a-t-il, mon grand-père ? " — " J'ai faim tout à fait, il n'y a rien dans mon sac (estomac) depuis hier, et mon cœur est malade. " Est-il satisfait, il s'enhardit : " Mon petit Père, mon tabac il n'y en a pas, les mèches non plus, donne-moi. " Et l'instant d'après : " Regarde mes habits c'est comme si je n'en avais pas. Et ma chemise, il n'y a plus même une manche. " Pour confirmer son dire, le vieux ouvre son vieux *capot*, ou guenille crasseuse, qui seul le protège, Dieu sait comment, contre le froid. Puis, voilà *les cheveux de sa tête*, le *gardien de la terre*, le *canard noir*, le *carcajou*, les *pièdes de mauve*, les *yeux du gros huard*, sans parler d'autres dont je n'ose dire le nom en français; tout ce monde vient quêter, il faut tout écouter patiemment. A-t-elle besoin de savon, la sauvageonne vous dira ce qu'elle en veut faire : " C'est pour laver le *butin* (linge) de ma famille. " Elle vous dira toujours, sans que vous le lui demandiez, bien entendu, pourquoi il faut le laver : " Il est sale maintenant, et la pauvreté, la misère, une maladie survenue ne nous permet pas de changer. " Tout cela pour demander, sans en avoir l'air, des remèdes ou bien du butin neuf, car le sauvage demande toujours, même quand on lui dit qu'il n'y a rien : " Je suis pressé de partir, dit-il, déjà mon canot est paré, ma famille m'attend. " Mais si on ne sait pas ruser avec lui et trouver une excuse apparemment plausible, il reste là des heures entières; survient un compagnon qui le presse de partir, ils s'assoient tous deux pour jaser; peu à peu la maison s'emplit; tout ce monde fume, crache, parle et rit bruyamment. Si le Père mange, grand silence au début. " Si le Père nous offrait une tasse de thé, " pensent-ils; ils le disent aussi tout haut après quelques ins-

tants. Une tasse de thé dans le pays veut dire " un repas complet, " tout comme la munition pour vivre dit " poudre, balles, cartouches, butin, jusqu'au fusil même parfois. Heureusement, nous ne perdons pas tout notre temps, car c'est dans ces visites que nos sauvages reçoivent toujours au moins l'aumône d'une bonne parole, celui-ci un éloge, celui-là un reproche discret. Ils ont reçu de la sorte un encouragement, nous y avons gagné un peu de vermine de plus ; le plancher a changé de couleur, car le sauvage ne se sert du mouchoir qu'en guise de bonnet pour se garantir du froid ou de sac pour emporter sa poudre, son thé, sa farine, etc. Mais enfin — et c'est l'essentiel ! — ils se conservent bons ; de scandaleux notoires, point, à peine quelques indifférents, plus éloignés du Père, mais qui jamais pourtant n'oseraient influencer les autres. C'est ainsi que, vivant sans souci dans leur misérable situation, ces pauvres *mangeurs de caribou*, simples et craignant Dieu, méritent souvent la grâce de mourir saintement. L'an dernier, se mourait loin de là un jeune père de famille irréprochable dans sa conduite : " Le Père est loin, dit-il, je voudrais le voir ; mais pourtant je meurs content, mon cœur n'a pas été mauvais pour le bon Dieu depuis que j'ai vu le Père ; vous mettez mon corps sur cette colline en face *pour être plus près du ciel*. Dis au Père de prier pour moi, je serai mort, je ne pourrai plus causer, mais *mon âme dira merci !* " Puis, confiant sa famille à la divine Providence, il règle ses dettes avec tous et remet son âme à son Créateur. De tels sentiments chez un pauvre sauvage montrent bien que la grâce divine agit fortement sur ces belles âmes, et que la présence du Père parmi les enfants des bois est d'un grand secours à ces infortunés. C'est aussi ce qui fait notre consolation et notre réel bonheur, malgré les rigueurs du climat et les misères du pays. Pour moi, Très Révérend Père, pas une minute encore je n'ai senti les moindres atteintes du regret ni de l'ennui. La vue du bien à faire soutient puissamment et donne du cœur.


Faute de guides, j'ai dû remettre au printemps prochain ma première visite aux Esquimaux du lac *Gazantoue*, ou lac des *perdrix blanches*, à quinze jours de marche d'ici, vers le Nord. Le séjour en hiver est impossible aux blancs dans ces pays, à cause du manque absolu de végétation, et, par suite, du feu pour se réchauffer et faire cuire les aliments. L'été, on peut manger cru et vivre encore; mais l'hiver, une fois gelé, le plus fort sorcier parmi les Esquimaux ne se chargerait pas de me rendre à la vie. Le bon Dieu le pourrait sans doute, mais on peut faire l'œuvre de Dieu sans le tenter témérairement.

Je termine, mon Très Révérend Père; excusez les longueurs et le décousu de ma lettre, commencée il y a longtemps, faite à temps et à contre-temps, sans cesse interrompue. Veuillez, avec une prière, accorder une bénédiction à votre enfant tout soumis et tout respectueusement affectionné en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

A. TURQUETI, *prêtre, O. M. I.*

❖ Le PARFAIT BONHEUR ❖

COMMENT SAINT FRANÇOIS, VOYAGEANT AVEC FRÈRE LÉON,
LUI EXPOSA LES CHOSES QUI CONSTITUENT LA JOIE PARFAITE.

 UN jour en se rendant de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges pendant l'hiver et par un froid excessif, saint François appela frère Léon qui cheminait à quelques pas devant lui, et lui dit: Frère Léon, alors même que les frères Mineurs donneraient partout l'édifiant exemple de la sainteté, cependant écrivez et notez bien que là ne serait pas la joie parfaite. Et allant un peu plus loin, il dit encore: Frère Léon, quand le frère Mineur donnerait la vue aux aveugles, guérirait les perclus, chasserait les démons, rendrait l'ouï aux sourds, la faculté de marcher aux boiteux, la parole

aux muets, et mieux encore, quand il ressusciterait les morts enterrés depuis quatre jours : écrivez, que là n'est pas la joie parfaite. Et plus loin encore, saint François ajouta : Frère Léon, si le frère Mineur savait toutes les langues, toutes les sciences, s'il savait interpréter toutes les Ecritures, s'il savait prophétiser et révéler non-seulement les choses futures, mais aussi le secret des âmes et des consciences : notez bien que là n'est pas la joie parfaite. Un peu plus loin, saint François cria à haute voix : Frère Léon, petite brebis de Dieu, quand le frère Mineur parlerait la langue des anges, qu'il connaîtrait le cours des astres, la propriété des plantes ; alors même qu'il découvrirait tous les trésors de la terre, qu'il connaîtrait la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et de tous les autres animaux, les propriétés des arbres, des pierres, des racines et des eaux ; écrivez : là n'est pas la joie parfaite. Un peu plus loin, il cria encore : Frère Léon, quand le frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, notez bien que, là n'est pas la joie parfaite.

Cette conversation avait bien duré l'espace de deux milles, lorsque frère Léon, saisi d'admiration, lui répondit : Mon père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi où se trouve la joie parfaite ? Saint François répondit : Quand nous serons rendus à Sainte-Marie-des-Anges, trempés par la pluie, transis de froid, couverts de boue, exténués de faim ; quand nous frapperons à la porte du couvent ; le portier irrité nous dira : qui êtes-vous ? Nous répondrons : nous sommes deux de vos frères. Vous ne dites pas la vérité, nous dira-t-il ; vous êtes plutôt deux gueux, qui allez trompant le monde, et volant l'aumône des pauvres ; retirez-vous ; et il ne nous ouvrira pas, et nous laissera exposés à la neige, à la pluie, au froid, à la faim jusqu'à la nuit. Alors, si nous supportons patiemment, sans irritation ni murmures, toutes ces injures, cette cruauté, ces refus ; si nous pensons humblement, charitablement que ce portier nous reconnaît bien, et que Dieu le fait parler ainsi contre nous : frère Léon, rappelez-vous-le bien, en cela consistera le bonheur parfait.

Si cependant nous continuons à frapper à la porte ; que le portier sorte courroucé, et qu'il nous chasse comme des coquins importuns à coups de soufflets et avec des injures, en nous disant : Partez d'ici, ignobles voleurs, allez à l'hôpital car vous n'aurez rien ici,

vous n'y coucherez pas ; alors, si nous supportons ce traitement avec patience, avec joie, avec amour : frère Léon, rappelez-vous-le bien, là sera le bonheur parfait. Si pourtant, poussés par la faim, le froid et la nuit, nous frappons de nouveau, nous supplions, les larmes aux yeux et pour l'amour de Dieu, que ce portier nous ouvre et nous accueille ; et que celui-ci plus irrité encore, nous dise : voici deux fameux coquins ; je vais les traiter comme ils le méritent ; qu'il sorte armé d'un bâton noueux, nous saisisse par le capuce, nous jette par terre, nous roule dans la neige, et nous casse son bâton sur le dos ; si nous supportons tout cela avec patience, avec joie, et qu'en souvenir des peines de Jésus, nous songions à tout supporter pour son amour ; oh ! frère Léon, ne l'oubliez pas : voilà le vrai bonheur.

Ecoutez la conclusion, frère Léon ; au dessus des grâces et des dons de l'Esprit-Saint que Jésus accorde à ses fidèles, il faut placer le don de se vaincre soi-même, et de supporter volontairement et pour l'amour de Jésus, les peines, les injures, les opprobres, les dégoûts. Car pouvons-nous nous glorifier de tous les autres dons de Dieu, puisqu'ils viennent de lui et non de nous ? De là l'Apôtre s'écrie : "Qu'avez-vous que vous ne le teniez de Dieu ? et si vous tenez tout de Dieu, pourquoi vous en glorifier comme si vous le teniez de vous-même ?" Mais dans la croix de la tribulation et de l'affliction nous pouvons nous glorifier, parce que cela est notre bien ; car dit encore l'Apôtre : "Je ne veux me glorifier en rien autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ."



Catéchisme du vénérable Curé d'Ars

Sur le saint sacrifice de la messe.

Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au saint sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la messe est l'œuvre de Dieu.

Le martyr n'est rien en comparaison : c'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie ; la messe est le sacrifice que Dieu fait à l'homme de son corps et de son sang.

Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! s'il se comprenait, il mourrait... Dieu lui obéit : il dit deux mots, et Notre-Seigneur descend du ciel à sa voix et se renferme dans une petite hostie. Dieu arrête ses regards sur l'autel. " C'est là, dit-il, mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. " Aux mérites de l'offrande de cette victime, il ne peut rien refuser. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau.

Après la consécration, quand je tiens dans mes mains le très-saint corps de Notre-Seigneur, et quand je suis dans mes heures de découragement, ne me voyant digne que de l'enfer, je me dis : " Ah ! si du moins je pouvais l'emmener avec moi ! l'enfer serait doux près de *lui*, il ne m'en coûterait pas d'y rester toute l'éternité à souffrir, si nous y étions ensemble..... Mais alors il n'y aurait plus d'enfer ; les flammes de l'amour éteindraient celle de la justice. "

Que c'est beau ! Après la consécration, le bon Dieu est là comme dans le ciel !... Si l'homme connaissait bien ce mystère, il mourrait d'amour. Dieu nous ménage à cause de notre faiblesse.

Un prêtre, après la consécration, doutait un peu que ses paroles eussent pu faire descendre Notre-Seigneur sur

l'autel ; au même instant, il vit l'hostie toute rouge et le corporal teint de sang.

Si l'on nous disait : "A telle heure, on doit ressusciter un mort," nous courrions bien vite pour le voir. Mais la consécration qui change le pain et le vin au corps et au sang d'un Dieu, n'est-ce pas un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort ? Il faudrait toujours au moins un quart d'heure pour se préparer à bien entendre la messe. Il faudrait s'anéantir devant le bon Dieu, à l'exemple de son profond anéantissement dans le sacrement de l'Eucharistie, faire son examen de conscience ; car, pour bien assister à la messe, il faut être en état de grâce.

Si l'on connaissait le prix du saint sacrifice de la messe, ou plutôt si l'on avait la foi, on aurait bien plus de zèle pour y assister.

Mes enfants, vous vous rappelez l'histoire que je vous ai déjà racontée de ce saint prêtre qui priait pour son ami ; apparemment Dieu lui avait fait connaître qu'il était en purgatoire ; il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit l'hostie entre ses doigts et dit : " Père saint et éternel, faisons un " échange. Vous tenez l'âme de mon ami qui est en pur- " gatoire, et moi je tiens le corps de votre Fils qui est en- " tre mes mains : eh bien ! délivrez mon ami, et je vous " offre votre Fils avec tous les mérites de sa mort et pas- sion. " En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami, toute rayonnante de gloire, qui montait au ciel.

Eh bien ! mes enfants, quand nous voulons obtenir quelque chose du bon Dieu, faisons de même. Après la sainte communion, offrons-lui son Fils bien-aimé avec tous les mérites de sa mort et de sa passion ; il ne pourra rien nous refuser.

SOUVIENS-TOI.....

MERCREDI des Cendres. La Messe sonne.

Dans la chambre claire, aux senteurs d'iris, où pétillait un feu joyeux, Fraülein met la dernière main à la toilette de Bébé.

— Voilà, Monsieur Yvon ; il ne vous manque plus rien ? Vous avez votre livre de messe ? Ah ! vos gants !.. Voyons que je vous mette vos gants !..”

Et, tandis que Bébé, assis sur les genoux de Mademoiselle, lui tend l'une après l'autre ses petites mains mutines, qui palpitent prisonnières dans les gants comme des oiseaux captifs, Fraülein lui explique, de sa voix un peu triste mais si douce, ce qu'il va faire à l'église :

— Alors M. le curé vous posera sur le front un peu de cendre en vous faisant le signe de la Croix, et vous dira : “ Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière ! ”

Bébé lève ses grands yeux limpides vers Mademoiselle, comme pour lui demander ce que cela veut dire.

Fraülein caresse de la main les cheveux soyeux de l'enfant, qui s'échappent en boucles blondes de son petit béret bleu et blanc, et lui dit tendrement :

“ Vous ne comprenez pas, mon cher petit ? Eh bien ! cela veut dire que c'est le bon DIEU qui vous a créé, parce qu'il vous aime bien et qu'il veut que vous l'aimiez aussi ; puis, un jour, quand vous aurez été très sage, très sage, bien longtemps, et que vous aurez mérité d'aller au ciel, il vous fera mourir pour vous rappeler dans son beau Paradis. ”

Et Bébé, de sa voix câline, demande :

— Dites, Mademoiselle, comment faut-il faire pour être sage, très sage, afin que le petit JÉUS me fasse vite mourir pour aller m'amuser avec lui ?... ”

Une voix dans le vestibule :

— Fraülein !

— Madame ?

— Bébé est-il prêt ?

— Oui, Madame ! ”

Au même moment, Madame entre, en toilette de ville, portant un minuscule parapluie à pomme d'or et un Livre d'Heures à fermoirs anciens.

Yvon saute au cou de sa mère qui l'embrasse avec frénésie :

— Ce pauvre chéri, est-il bijoux !.. Mais, Fraülein, comment l'avez-vous donc habillé ? Pourquoi lui avoir mis cette vareuse bleue ?

— J'ai pensé, Madame, que ce costume sombre serait mieux pour aller recevoir les Cendres.

— Comment ? Mais, au contraire ! Il y aura beaucoup de société à la cérémonie !.. Les G..., et les de L..., et les d'A..., tout le monde y sera !.. Il faut lui mettre son *anglais* rouge. N'est-ce pas, Bébé ?

— Oh ! oui, maman ! Est-ce qu'il y aura aussi la petite Edmée ?

— Je ne sais pas, mon chéri ; je te préviendrai si je la vois. Vous lui avez dit ce que c'est que cette cérémonie, Fraülein ?

— Oui, Madame. Je lui ai expliqué que les cendres que le prêtre lui poserait sur le front devaient lui rappeler que son corps était de la poussière et retournerait un jour en poussière.

— Pouvez-vous bien lui dire des horreurs pareilles !.. Il y a de quoi lui donner une crise de nerfs, à ce petit !.. ”

Et maman saisit Yvon dans ses bras et le couvre de baisers :

— “ Pauvre mignon ! Est-ce que cela t'a bien émotionné, dis ?

Et Bébé, qui sent qu'on le cajole et qu'on gronde son institutrice, murmure en tremblant :

— Oh ! oui, maman, j'ai bien peur !..

— C'est ridicule, cela, Fraülein ! Je vous prie de ne plus lui donner désormais de pareilles explications. Il aura bien le temps d'en faire la cruelle expérience à mesure qu'il grandira !..

Mademoiselle, un peu émue, répond :

— Monsieur Yvon a huit ans, Madame. Ne serait-ce pas le moment de commencer à lui faire comprendre que le bon Dieu ne nous a pas mis au monde seulement pour jouer à la cachette et pour apprendre le violon, et qu'il faut acquérir des vertus pour mériter le ciel après notre mort ?

— Voulez-vous bien ne jamais prononcer ce mot-là devant Yvon ? C'est atroce, cela ! J'éprouve déjà des palpitations en l'entendant. Quel effet produira-t-il sur Bébé ? Vous allez lui donner des convulsions !..

— Bien, Madame, je ne dirai plus à M. Yvon qu'il mourra un jour.

— Veuillez vous taire, Mademoiselle, et mettez à Bébé son *anglais* rouge."

Six ans après.



C'est encore le mercredi des Cendres.

Bébé a grandi au moral et au physique. On ne l'appelle plus que " Monsieur Yvon ". Ses cheveux coupés courts lui donnent un air décidé qui fait dire à sa mère : " Quel bel officier ce sera ! " Il joue déjà des sonates difficiles sur son violon. Il valse gentiment, polke d'une manière ravissante, danse le menuet avec une sveltesse délicate, esquisse la pavana d'une façon adorable et glisse le pas-de-quatre avec une grâce incomparable. Bref, M. Yvon fait la coqueluche des bals d'enfants et des matinées dansantes, qu'il commence à dédaigner.

Il est dans sa chambre, sa fraîche chambrette d'autrefois qu'il a fait transformer en " chambre de garçon ". Le petit lit blanc verni, où la flamme dansante du foyer venait allumer des reflets rouges, a fait place à un large lit bas, en vieux chêne sculpté, dont la tête est ornée de deux lions d'ébène sou-

tenant l'écusson familial. De lourdes portières, des panoplies d'armes anciennes, des cravaches, des chevaux, des têtes de femmes jettent leur note étrange sur le fond sombre de la tapisserie.

Le premier coup de la messe sonne.

Yvon repose encore. La porte s'entr'ouvre sans bruit, Sa mère entre sur la pointe des pieds et s'approche du lit.

Si doucement qu'elle marche, le bruit réveille l'enfant, qui ouvre à demi les yeux.

— Oh ! le petit paresseux ! Tu nè m'accompagnes donc pas pour recevoir les Cendres ?

— Mais non, maman, tu sais bien que cela m'émotionne.

— Cependant, hasarde timidement sa mère, pour un futur officier, il me semble...

— Tout ce que tu voudras, mais j'aurai bien le temps d'entendre parler de cela plus tard !

— Allons, chéri, tu ne veux pas me faire ce plaisir ? Je serais si fière de t'avoir près de moi !...

— Oh ! tu m'ennuies, fait Yvon, qui se retourne de l'autre côté dans son lit ; c'est pas drôle, cette cérémonie-là, et des machines comme ça, ça ne vaut rien pour la santé ! D'abord, moi, j'ai sommeil, et je me rends Bonsoir !..."

... M. Yvon a quatorze ans !

Que sera-ce quand il en aura vingt ?...

André BESSON.



PENSÉES.

CELUI qui dit : " Je me contenterai d'une place basse au paradis, " n'en franchira pas le seuil.

Le monde nous demande des qualités, le Ciel des vertus.



RESTEZ CHEZ VOUS.

Par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XXVI

(Suite et fin.)

Pourtant, vers le milieu du dîner, la conversation s'anima et devint générale : on parla surtout d'Isidore et de la terrible façon dont il avait payé sa désertion du pays ; l'impression de sa fin navrante était encore dans tous les esprits.

Alors, Clément intervint ; et on lui demanda des détails sur les dernières semaines du fils de Jupinet, sur le traitement si nouveau qu'il avait découvert pour le sauver ; l'abbé poussait son protégé, le faisait causer, le forçait à redevenir lui-même, l'amenait à laisser entrevoir sa belle âme, ardente et généreuse.

Le jeune interne se laissa faire et raconta tout : son dernier entretien à Noyon, sous le porche de la cathédrale, avec Isidore qui voulait absolument venir à Paris, ses luttes, pour y trouver une place, pour y vivre, la désolation navrante de sa chute là-bas, sur un boulevard de banlieue... et son séjour plus malheureux encore à l'hôpital où, pourtant, il l'avait soigné comme une mère.

Et, en parlant, de toutes les tristesses, de toutes les indifférences de la capitale, en laissant entrevoir qu'il ne se plaçait qu'au point de vue utilitaire et sentimental, mais qu'il aurait des choses *autrement décisives* à dire, s'il voulait envisager le côté *moral* de la question du séjour à Paris, Clément devenait beau, d'une beauté de tribun, d'une beauté de haine légitime ; sa voix avait des intonations indignées, on devinait que l'être protestait là tout entier, que le cœur y battait à l'unisson de l'intelligence et, involontairement, on pensait qu'elles avaient dû être bien fortes, bien impérieuses, les raisons qui avaient poussé ce jeune homme à mettre cette haine sous ses pieds, et à quitter, pour l'impur tourbillon de Paris, le nid aimé qu'on lui avait offert ici !

Et, pendant que Clément parlait, Blanche, à plusieurs reprises, levait longuement sur lui ses deux grands yeux bleus, pleins d'interrogation. Got la remarqua, et la bonne fille très émue de ce qui allait arriver, avait au milieu du repas, cherché dans sa poche sa médaille bénite ; et, sur elle, rappelait tout bas à la Vierge une certaine prière bien fervente qu'elle lui adressait pour la première fois, il y avait bien longtemps, dans sa chapelle de Noyon, au temps des vacances de Clément. Puis son cœur battit bien fort quand elle vit l'abbé Hans tousser deux fois, préparant quelque chose de très délicat à exprimer.....

“ Dis donc, Blanche, fit brusquement le vieux recteur, ne trouves-tu pas que Clément devrait rester chez nous, puisqu'il aime tant Noyon, et que ce serait un grand bonheur pour nous si, à la fin de cette année, il revenait définitivement s'installer comme médecin ici ?..... ”

Blanche dont le cœur battait bien fort sous son corsage bleu, répondit du regard, en abaissant ses longs cils sur des yeux devant lesquels tout tournait déjà.....

“.....Alors c'est ton avis? continua impitoyablement l'abbé Hans, au milieu d'un silence plein de sourires émus.....

— Mais oui, fit-elle, si bas qu'on l'entendit à peine.....

— C'est mon avis aussi, ma petite Blanche, c'est notre avis à tous ; on installerait Clément là, derrière chez moi, dans la jolie petite maison en briques, qui donne sur le boulevard ; il serait à deux pas de Got et à trois minutes de M. Valmont, qu'est ce que tu en penses, dis, Blanche ?

— Mais, je penses, fit-elle avec un sourire qui tremblait de plus en plus, je pense qu'il serait très bien.....

— Tu ne crois pas qu'il serait un peu *seul* dans cette *grande* maison..... réponds encore, ma petite Blanche ?.....

—

— Et si je disais à M. Valmont : “ Votre enfant a sauvé une première fois la vie à Clément, voulez-vous lui permettre de recommencer?..... dis, chère petite, m'en voudrais-tu ? ”

La jeune fille, fort pâle, murmura quelque chose de très indistinct que l'abbé Hans fut seul à entendre, mais tout le monde pourtant l'avait compris : le notaire, très ému, cassait précipitamment une foule de petits morceaux de pain : Mme Valmont avait les larmes aux yeux ; quant à Got, elle n'y voyait plus clair. Cependant, elle aperçut le vieil archiprêtre qui prenait la main de Blanche, la mettait dans celle de Clément, et les réunissait tous les deux sur son cœur de prêtre, comme elle-même, il y avait bien longtemps — les femmes ont de ces pressentiments — les avait réunis aux pieds de la Vierge, dans la cathédrale de Noyon.

Juste à ce moment, Delphine arrivait, portant à bout de bras un gâteau colossal. Sans rien savoir, elle le posa devant Blanche, qu'elle avait vue naître : " C'est Mademoiselle, dit-elle, qui va dé couper, et nous allons voir si elle est déjà bonne à marier !..... "

Tout le monde rit beaucoup. Le vieux Tom, entendant rire, aboya de toutes ses forces, en signe de participation à la joie générale ; Blanche embrassa Delphine, et..... inutile d'ajouter que le gâteau fut très bien coupé.....

La bonne Got, la grande peureuse, comme l'appelait M. Valmont, ne monta pas ce soir-là, directement à sa chambre. Toute seule, et frileusement emmitouffée dans un grand manteau, elle franchit son parterre traversa le jardin, et aborda la petite forêt où, même en plein jour, elle n'aimait guère à mettre le pied.

La lune, très haute dans le ciel, répandait sur les arbres des clartés muettes, d'un blanc laiteux, donnant à toutes choses des allures de vision. Pourtant, Got ne recula pas, et M. Valmont eût applaudi au courage avec lequel elle se frayait un chemin à travers les fouillis des plantes basses.

Quand elle fut arrivée à la clairière, où la petite Vierge de Clément joignait toujours les mains dans sa petite niche de bois, Got se mit dévotement à genoux pour une prière émue d'action de grâces : c'était là que Clément lui avait brisé le cœur ; maintenant, la Vierge de Noyon avait entendu son ardente supplication, et autour d'elle, tout renaissait à la vie, à l'espérance et à l'amour. Son rêve, le rêve de son cœur était réalisé, et il lui sembla qu'elle pouvait mourir.

Longtemps elle pria, dans toute l'effusion de son âme ; puis, sentant la fraîcheur tomber sur ses épaules, elle se releva et, tout heureuse ; s'en alla chercher dans le sommeil le repos de son bonheur.....



Et maintenant, ami lecteur, qui m'avez suivi jusqu'ici, peut-être, quelque jour, la Providence vous fera-t-elle passer par Noyon : alors, n'hésitez pas à vous y arrêter quelques heures.

La petite ville a perdu un peu de son caractère, car, là-haut, sur le plateau qui la domine, on a bâti des casernes et installé des dragons. J'aime l'armée, et pourtant, c'est le cœur serré que j'ai vu, pour elle, bouleverser les routes ombragées, qui abritèrent tant et de *si doux* souvenirs.

Mais c'est ainsi, la vie..... et le cœur semble être le seul endroit où les choses aimées puissent perpétuer leur chère et douloureuse présence.

Pourtant il est des heures où la ville se retrouve *elle-même* dans son intimité familiale, dans son calme religieux. C'est à l'un de ces moments qu'il faut la voir.

En parcourant ses rues silencieuses, où l'herbe pousse entre les pavés, vous aurez, profonde et émouvante, la sensation de *l'autrefois*, de *cet autrefois* où l'on ne brûlait pas la vie en courant, et où la vie ne vous brûlait pas. Vous prendrez la vieille rue de l'Evêché, vous tournerez à droite, vous entrez dans l'antique cathédrale toute couverte de mousse d'or ; vos pas y éveilleront des échos étranges, très lointains, quelque chose comme le murmure d'un passé à jamais disparu. Bigot, le sacristain, est encore là, et, quand on lui parle des choses de ce livre, il secoue la tête, de l'air d'un homme qui a beaucoup vu. L'abbé Vignot, dégoûté des intrigues du collège, s'est fait missionnaire, et, quelquefois, entre deux prédications, il vient dans l'Oise serrer la main de ses amis.

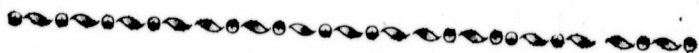
Quant au vieil abbé Hans, tous les jours que Dieu fait, il va prendre sa tasse de café chez les Valmont pendant un quart d'heure ; puis il enfile le chemin étroit qui conduit au Ruault et à la maison de Jupinet ; souvent, il y trouve le Jacquot, et ensemble, on

parle encore et toujours de celui qui est couché là-bas, dans le petit cimetière, où bourdonnent les abeilles

Pauvre enfant, que la terre natale, au moins, te soit légère, et que Dieu te tienne compte là-haut de ce que tu as souffert!.....

Peut-être aussi, en retournant par les routes si jolies qui environnent la petite ville, verrez-vous passer un léger cabriolet de campagne, suivi d'un superbe épagneul français : celui qui conduit n'a pas vingt six ans, et son visage, encadré de cheveux noirs, reflétant à la fois un caractère de douceur triste et d'autorité grave, contraste avec la figure toute gracieuse et souriante de la blonde jeune femme qui l'accompagne

Les paysans qui les rencontrent les saluent d'un affectueux *bonjour*, car ils sont tous les deux la providence du pays, et les apôtres ardents de la province. Regardez-les bien et vous reconnaîtrez M. et Mme. Clément Valmont, et vous les saluerez aussi, car c'est l'amour dans le devoir, c'est le bonheur qui passe!....



Mgr. ROZIER et
la SEMAINE RELIGIEUSE de MONTREAL

Le 17 Février dernier la *Gazette* de Montréal publiait un interview d'un de ces reporters avec Mgr Rozier, prédicateur du carême à Notre-Dame de Montréal.

Le reporter attribuait à l'éminent prédicateur certains propos au sujet de la loi inique que le gouvernement français a promulgué contre les congrégations religieuses de France. Ces propos, vrais ou faux, ont profondément blessé le sentiment religieux de nos populations catholiques. Depuis, aucune négation ou explication de la part de Mgr Rozier n'est venu atténuer cette pénible impression.

Aussi c'est avec un véritable soulagement que nous avons lu dans la *Semaine Religieuse* de Montréal, en date du 3 Mars, une protestation, indirecte, il est vrai, mais cependant claire et énergique, contre les paroles attribuées à Mgr Rozier.

Voici cette protestation.

Les CONGREGATIONS en FRANCE.

(De la *Semaine Religieuse* de Montréal.)

NOUS avons déjà parlé de la loi votée en France, le 1er juillet 1901, contre les congrégations religieuses. Cette loi est encore plus mauvaise que nous ne l'avions dit. Presque chaque semaine, des règlements administratifs ou des interprétations nouvelles en précisent l'esprit et la portée.

C'est une législation foncièrement sectaire, haineuse, persécutrice.

Elle a porté la tristesse et l'indignation au cœur du Souverain Pontife ; elle a jeté sur le chemin de l'exil des familles religieuses qui avaient bien mérité de l'Eglise ; elle a semé le trouble et l'inquiétude au sein de la plupart des ordres restés en France ; elle a désorganisé presque complètement l'enseignement congréganiste.

Elle se fait maintenant une arme des pires décrets de la Révolution, décrets caducs qu'elle s'efforce de remettre en vigueur ; elle fait irruption dans le champ même de la juridiction spirituelle des évêques ; elle poursuit et persécute ceux-là mêmes qu'elle a forcés à se séculariser ; elle pousse au schisme avec une persévérance que rien n'arrête.

La persécution actuelle semble, en effet, destinée à parcourir les mêmes étapes que celle dont on fut témoin il y a cent ans. C'est le clergé régulier qui fit alors les premiers frais de la guerre religieuse. Comme en 1793, les prêtres des paroisses auront ensuite leur tour.

Peut être, ne voulait-on pas aller aussi loin. Qui sait ? Mais Joseph de Maistre fait justement observer qu'au début de la Révolution, les ennemis de l'Eglise ne prévoyaient ni les forfaits dont

ils se rendraient un jour coupables, ni les succès qu'obtiendrait leur politique scélérate.

Ne nous laissons donc pas aduser. La loi du 1er juillet est évidemment une loi inique, inspirée par la franc maçonnerie, l'ennemie jurée du catholicisme. Cette loi, toute âme chrétienne doit la flétrir, et supplier Dieu d'en paralyser les effets en attendant qu'elle soit retirée.

Les missions espagnoles en Californie

Portons nos regards sur des spectacles plus consolants.

Un voyageur anglais écrit de Monterey, la vieille capitale des bords du Pacifique :

“ Nous sommes ici en présence de ruines qui datent du dix-septième siècle. Nous retrouvons les traces émouvantes de ces missions catholiques qui, il y a deux cents ans environ, furent pillées et détruites. Il est curieux de constater avec quel zèle et quelle activité les Jésuites espagnols d'alors se dévouaient au salut des Indiens. On y trouve encore des pièces d'autel en argent merveilleusement ciselé, des ornements de brocart du dix septième et du dix huitième siècle. Les registres des baptêmes, mariages et enterrements des paroissiens sont tenus avec une minutie parfaite. Ils sont tous en bon état de conservation.

“ Quand les Jésuites furent chassés d'Espagne, un grand nombre se répandirent dans les colonies de même langue et celle-ci en faisait partie. Plus tard, ils furent encore dépossédés de cette mission au profit des Franciscains.

“ La politique des Jésuites dans cette région consistait à empêcher le mélange des peuples indigènes et des Européens, jusqu'à ce que les autochtones fussent capables de résister à cette pernicieuse *civilisation* européenne dont la corruption désolait saint François-Xavier.

“ Ces missions furent l'unique exemple d'une occupation désintéressée du pays par les Européens, au milieu du pillage organisé que les Occidentaux y établirent.

“ Et nos histoires ne nous parlent que des cruautés espagnoles ! En tous cas, les Jésuites en s'établissant en Californie n'eurent qu'un but, l'intérêt des Indiens et non le leur. ”

Renaissance catholique au Brésil.

La foi, nous apprend de son côté Mgr Geraldo Van Calcen, supérieur général des Bénédictins au Brésil, est en progrès sensible dans ce pays.

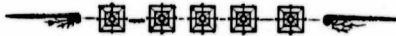
“Le nouveau gouvernement républicain y laisse dit-il, aux religieux la plus large liberté. Il ne subit pas, comme ailleurs, l'influence de la franc-maçonnerie, parce que celle-ci se trouve contournée par l'esprit fortement catholique des populations.

“Aussi le Saint-Siège envoie beaucoup de moines dans ce pays et ils y exercent un ministère très fécond.

“Les Bénédictins y possèdent à eux seuls douze grands établissements. Ils se livrent à l'enseignement et à la prédication pour le plus grand bien, soit des habitants du littoral, soit même des tribus à peine civilisées qui occupent l'intérieur de cet immense territoire.

“On dirait, ajoute-t-il, que la Providence prépare là-bas à son Eglise des compensations pour le cas, dont Dieu nous préserve, où certaines nations d'Europe voudraient se séparer d'elle.”

Montréal, 25 février 1902.



Actions de Grâces.

— Je vous envoie une heure de luminaire pour commencer à acquitter ma promesse d'une heure par mois pendant un an pour la grâce obtenue.

QUÉBEC — Je vous envoie mon offrande pour une faveur obtenue.

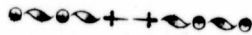
Recommandations aux prières.

Veuillez, chers lecteurs, dire un AVE MARIA pour ces intentions, et Dieu exaucera ceux qui seront dits pour vous, lorsque vous recommanderez les vôtres.

QUÉBEC. — Une conversion. Un emploi pour un père de famille.

HULL. — Une grâce.

Plusieurs autres grâces, plusieurs défunts.



La Bénédiction du Pape

Son Excellence Mgr Falconio, délégué apostolique, se faisant l'interprète des sentiments des catholiques du Canada, a, le 20 février, jour où commençait la 25^e année de pontificat de N. S. Père le Pape Léon XIII, envoyé un télégramme de félicitations à Sa Sainteté. Il a reçu, en réponse, le câblegramme suivant :

Rome, 22 février 1902.

A Son Excellence Mgr Falconio,

Sa Sainteté a éprouvé un grand plaisir quand Elle a reçu, par l'entremise de Votre Excellence, les félicitations et les souhaits de l'épiscopat, du clergé et des catholiques du Canada, et de grand cœur Elle leur accorde à tous sa bénédiction apostolique.

M., cardinal RAMPOLLA.

Le 10 Arvil la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne. "

De la CONFORMITE à la VOLONTE DE DIEU.

EXCELLENCE DE CETTE VERTU.



TOUTE notre perfection consistè dans l'amour de notre Dieu infiniment aimable. Mais toute la perfection de l'amour divin consiste dans l'union de notre volonté à celle de Dieu ; car, selon Saint Denis l'Aréopagite, le principal effet de l'amour est d'unir les cœurs de ceux qui s'aiment, en sorte qu'ils aient la même volonté. De là, plus on est uni à la volonté de Dieu, plus grand est l'amour qu'on a pour lui. Il est vrai que les mortifications, les méditations, les communions, les œuvres de charité envers le prochain, sont agréables au Seigneur, mais quand ? lorsqu'elles sont conformes à sa volonté ; autrement, loin de les agréer, il les déteste et les punit. S'il y avait deux serviteurs, dont l'un travaillât toute la journée sans se reposer, mais en voulant tout faire à sa mode, tandis que l'autre, sans se donner tant de peine, obéirait en tout, le maître aimerait certainement le second, et non le premier. Nos œuvres peuvent-elles servir à la gloire de Dieu, quand elles ne sont pas faites selon son bon plaisir ? Le Seigneur ne demande pas des sacrifices, dit le Prophète à Saül ; ce qu'il veut, c'est l'obéissance à ses ordres. Celui qui prétend suivre sa propre volonté, et non pas celle de Dieu, commet une espèce d'idolâtrie ; car alors, au lieu d'adorer la volonté divine, il adore en quelque sorte la sienne.

Ainsi, la plus grande gloire que nous puissions procurer à Dieu, c'est d'accomplir en tout sa sainte volonté ; et c'est là principalement ce que notre divin Rédempteur, descendu

sur la terre pour y établir la gloire de son Père éternel : est venu nous apprendre par son exemple. Voici comment Saint Paul le fait parler au Père éternel : Vous avez refusé les victimes que les hommes vous ont offertes ; vous voulez que je vous sacrifie le corps que vous m'avez donné ; me voici prêt à faire votre volonté. — Le Sauveur lui-même a protesté plusieurs fois qu'il était venu sur la terre, non pour faire sa volonté, mais seulement celle de son Père. Il a voulu que le monde connût l'amour qu'il avait pour son Père, en le voyant obéir à sa volonté, qui exigeait qu'il fût sacrifié pour le salut des hommes ; c'est précisément ce qu'il a dit, lorsqu'il alla au-devant de ses ennemis, qui devaient venir le prendre pour le conduire à la mort. Et il a déclaré qu'il reconnaîtrait pour son frère celui qui aurait fait la volonté de Dieu.

Les Saints n'ont jamais eu d'autre but que de faire la volonté de Dieu, persuadés que c'est en cela que consiste toute la perfection d'une âme. Le Bienheureux Henri Suson disait : " Dieu n'exige pas que nous abondions en lumières, mais que nous nous soumettions en tout à sa volonté. " Et Sainte Thérèse : " Tout ce qu'il faut chercher dans l'exercice de l'oraison, c'est de conformer sa volonté à celle de Dieu ; et qu'on soit bien persuadé qu'en cela consiste la plus haute perfection : celui qui excellera le plus dans cette pratique, recevra de Dieu les plus grands dons, et fera le plus de progrès dans la vie intérieure. " Un jour, dans une vision, la Bienheureuse Stéphanie de Soncino, dominicaine, fut conduite dans le ciel et y vit plusieurs personnes, qu'elle avait connues sur la terre, placées au rang des Séraphins ; il lui fut en même temps révélé que ces âmes s'étaient élevées à ce sublime degré de gloire par la parfaite union de leur volonté à celle de Dieu pendant leur vie. Le Bienheureux Henri Suson disait encore : " J'aime mieux être le ver le plus méprisable de la terre par la volonté de Dieu, que d'être un séraphin par ma propre volonté. "

C'est des habitants de la céleste patrie que nous devons apprendre comment il faut aimer Dieu. L'amour pur et parfait qu'ils ont pour le Seigneur, est tout entier dans la parfaite union de leur volonté à la sienne. Si les Séraphins croyaient faire la volonté de Dieu en s'occupant durant toute l'éternité à ramasser le sable le long des rivages de la mer, ou à sarcler les mauvaises herbes des jardins, ils le feraient volontiers, avec un extrême plaisir. Bien plus, si Dieu leur témoignait le désir de les voir brûler en enfer, ils se précipiteraient à l'instant dans cet abîme de feu pour se conformer à sa sainte volonté. Aussi Jésus-Christ nous a-t-il enseigné à demander dans la prière la grâce d'accomplir la volonté de Dieu sur la terre comme les Saints le font dans le ciel.

Le Seigneur appelle David un homme selon son cœur, parce qu'il exécutait toutes ses volontés : En effet ce grand roi était toujours prêt à suivre la volonté divine, ainsi qu'il le proteste souvent : et tout ce qu'il demandait à Dieu, c'était de lui apprendre à faire sa volonté. Un acte de parfaite conformité à la volonté divine suffit pour faire un saint. Voyez Saul ; tandis qu'il est en marche pour persécuter l'Eglise, Jésus-Christ l'éclaire, et le convertit. Que fait Saul ? que dit-il ? Une seule chose : il s'offre à faire la volonté de Dieu. Et voilà que le Seigneur le proclame aussitôt Vase d'élection et Apôtre des nations.

Lorsqu'on donne sa volonté à Dieu, on lui donne tout : celui qui donne son bien par l'aumône, son sang par la flagellation, sa nourriture par le jeûne, donne une partie de ce qu'il a ; mais celui qui donne à Dieu sa volonté, lui donne tout, en sorte qu'il peut dire : Seigneur ! je suis pauvre, mais je vous donne tout ce que je puis ; vous ayant donné ma volonté, je n'ai plus rien à vous offrir. — C'est là en effet tout ce que notre Dieu demande de nous. Mon enfant, dit le Seigneur à chacun de nous, donne-moi ton cœur, c'est-à-dire, a volonté. Nous ne pouvons offrir à Dieu, dit Saint Augustin, rien qui lui soit plus agréable que de lui dire : Seigneur ! possédez-nous ; nous vous donnons toute notre volonté ; apprenez-nous ce que vous demandez de nous, nous sommes prêts à l'exécuter.

(à suivre)